

*Le fétichisme de la réussite*¹

Par
Stéphane Chalifour

L'individu hypermoderne doit se présenter comme un homme libre, responsable, créatif, capable de faire des projets, et en même temps de se couler dans des modèles (être bon élève, diplômé, bien dans sa peau...), des contraintes (concours, sélection, embauche...), des normes très strictes. On lui prescrit d'être autonome, mais la conquête de l'autonomie passe par l'acceptation de cadres, l'incorporation d'habitus, l'intériorisation de façons de faire et d'être. On le constate dans les institutions, notamment l'école, les entreprises, l'ensemble des organisations qui médiatisent le rapport individu/société. On le voit également dans les familles, dans lesquelles l'enfant doit faire preuve très tôt d'autonomie pour pouvoir répondre à l'exigence du projet parental. L'enfant doit faire ce qu'il veut, c'est-à-dire prouver qu'il est autonome pour se conformer à ce que ses parents souhaitent qu'il soit. L'exigence d'autonomie est fondamentalement paradoxale.

Vincent de Gaulejac²

On voit que l'utilisation de la notion de « bien-être » en éducation est non seulement ambiguë mais profondément dangereuse. En réalité, elle s'inscrit dans le paradigme dominant du « développement personnel », fait de l'association de l'individualisme et du présentisme : la personne y est appelée à chercher, seule et tout de suite, les conditions de son apaisement, en espérant s'installer ainsi durablement dans le bonheur. On y suppose que « tout est déjà là » et qu'il faut « se réconcilier avec soi-même ». On y explique éventuellement que « rêver d'un futur impossible, c'est se condamner au malheur » et qu'il faut « trouver dans son intériorité les ressources nécessaires à son épanouissement ». On y enjoint chacun et chacune d'être soi, de « s'aimer, s'accepter, se respecter tel qu'on est », de « retrouver l'harmonie première avec la nature et les autres », de « jouir de la plénitude de l'instant en se libérant de ses dépendances parasitaires ».

Philippe Meirieu³

¹ - Ce texte est également publié dans la revue *Argument*, vol.28, numéro 1-automne 2025.

² - Vincent de Gaulejac, « Le sujet manqué, l'individu face aux contradictions de l'hypermodernité », in, Nicole Aubert (sous la direction) *L'individu hypermoderne*, Éres, 2006, p. 130.

³ - Philippe Meirieu, « Pourquoi il faut rompre avec l'idéologie du bien-être en éducation », *REE Recherches en éducation*, Université de Nantes, *Open edition journals* # 57, 2025, (en ligne).

Fétichiser

Dans un texte célèbre consacré au statut de la marchandise, Karl Marx décrit, avec un remarquable sens de la formule, un phénomène propre au mode de production capitaliste. Le fétichisme de la marchandise, nous dit-il, consiste à croire en l'illusion chimérique selon laquelle les marchandises en circulation disposeraient intrinsèquement d'une valeur d'échange qui ne serait d'aucune façon liée au travail humain qu'elles contiendraient. La valeur des marchandises serait plutôt à trouver dans le temps de travail non payé (ce que Marx appelle le surtravail) investi par ceux qui la produisent⁴. Fétichiser la marchandise ne servirait en somme qu'à masquer sa nature véritable et que, derrière les apparences, il y aurait de caché quelque chose de plus profond. Dans le sens commun, le fétichisme renverrait à une espèce de fixation illusoire sur un objet généralement chargé sur le plan symbolique et affectif pouvant être incarné, comme chez certaines communautés primitives, dans un culte d'objets idolâtrés investis de pouvoirs. Chose certaine, le fétiche excite et stimule les sens.

Or, en cette ère de simulacres triomphants et de réalités alternatives, le fétichisme prend des formes inattendues qui n'en changent pas pour autant sa nature. Au-delà de ses intentions originelles, il traduit quelque chose de faux et masque, dans sa finalité ultime, l'essence même de ce qu'il prétend convoiter. Il en est ainsi de la réussite et des discours que celle-ci génère. Comme nous le verrons, le rapport à la réussite n'est pas sans faire penser - à certains égards - à ces choses qui émoustillent et pour lesquelles on s'agite sans en saisir les tenants et aboutissants. Véritable obsession, la réussite s'est imposée au fil des décennies comme la visée ultime de l'école⁵. Curieusement, alors qu'elle mobilise tant les acteurs du monde de l'enseignement que les bons sentiments, les taux d'échecs sont à la hausse, les troubles d'apprentissage se multiplient et nos « apprenants » semblent de moins en moins aptes à poursuivre leur trajectoire scolaire comme si la réussite n'était qu'un mirage, un fétiche que l'on adore, mais qui demeure sans effet, sans pouvoir réel autre que de procurer d'éphémères sensations...

Le paradigme égalitaire ou les paradoxes d'une révolution

Établissements phares d'une société désireuse de s'émanciper, les cégeps furent fondés par des humanistes rompus à l'idéal républicain d'une école destinée à sortir de l'obscurantisme les citoyens de toutes conditions. C'est en vertu d'un idéal au cœur duquel les « humanités » agiraient comme ferment d'une intégration à une culture commune que l'on a pu parler d'un « esprit original » propre au modèle québécois : l'accès aux études

⁴ -Karl Marx, *Le Capital*, Chapitre premier, « La marchandise », Garnier-Flammarion, 1969, p. 41.

⁵ - « Un taux de diplomation au cégep de 65 %, ça n'a pas de sens. On ne peut pas se satisfaire de cela, il faudrait sans doute notamment revoir les programmes de français », constate Bernard Tremblay, président-directeur général de la Fédération des cégeps... M. Tremblay est convaincu que les jeunes qui sont acceptés au cégep y sont de plein droit et que la presque totalité d'entre eux, avec un accompagnement adéquat, peuvent réussir. « Pour moi, c'est un discours élitiste » de prétendre le contraire, alors qu'on sait aujourd'hui comment résoudre les blocages dans la grande majorité des cas ». Louise Leduc, « Québec doit en faire plus pour la réussite au cégep », *La Presse*, 16 juin 2024. Voir Fédération des cégeps, *La réussite au cégep : regard rétrospectifs et prospectifs*, octobre, 2021, (en ligne). Enfin, Stéphanie Carle, « Voir autrement la réussite des étudiants au collégial », *Pédagogie Collégiale*, Printemps 2017.

supérieures devant être soutenu par des politiques de redistribution susceptibles de briser les effets délétères de certains *habitus* de classe. La Révolution tranquille a donc ceci de révolutionnaire qu'elle incarne un bouleversement radical du rapport aux études, notamment chez les catégories sociales (chez la vaste majorité des Canadiens français en l'occurrence) victimes d'une violence symbolique se traduisant par l'acceptation fataliste de leur condition de sous-scolarisés condamnées aux petits boulots. À la faveur notamment de la tertiarisation des économies occidentales, les années 1960 verront ainsi se développer un phénomène durable et prégnant de valorisation des études postsecondaires, ouvrant toutes grandes les portes à une démocratisation de l'accès aux institutions collégiales et universitaires⁶ et à ce que d'aucuns ont qualifié - un peu plus tard - de « massification » de la diplomation. Il s'agit là d'un progrès indéniable au sens où s'instaure, au sein de toutes les couches de la population, l'idée selon laquelle le diplôme est un gage de mobilité sociale ascendante, leur progéniture se voyant, dès lors, investie d'un impératif vital⁷. La poursuite des études s'imposera ainsi comme vecteur unique d'un changement de statut et de reconnaissance sociale. Contre l'élitisme d'une époque révolue, cette révolution, aussi tranquille soit-elle, cristallise de manière durable l'attachement du plus grand nombre à l'une des valeurs cardinales de la modernité à savoir l'égalité de conditions, présage fondateur d'une culture de l'égalité⁸.

Aussi, que le visage du Québec ait changé au cours des cinquante dernières années en raison du niveau de scolarisation moyen des Québécois, cela est incontestable. Là n'est pas la question. Ce qui nous intéresse ici, c'est de saisir en quoi cette révolution culturelle

⁶ - « Entre 1951 et 1996, la proportion des détenteurs d'un grade universitaire (au moins le baccalauréat) s'est accrue considérablement : de 1,9 % à 12,2 % au Québec et de 2,6 % à 14,9 % en Ontario. Au cours de ces 45 années, la part des Québécoises de 15 ans et plus titulaires d'un tel diplôme a été multipliée par près de 16 fois (0,7 % à 11,1 %), tandis que celle des Québécois l'a été par 4,5 (3,0 % à 13,4 %); les Ontariennes l'ont accrue par près de 9 fois (1,6 % à 13,8 %) et les Ontariens par 4,5 fois (3,6 % à 16,2 %). Somme toute, les progrès réalisés par le Québec au chapitre de la diplomation universitaire sont plus importants que ceux de l'Ontario, dans le cas des femmes. (...) Entre 1971 et 1996, les études postsecondaires inférieures au baccalauréat ont connu un essor important. Durant cet intervalle, la proportion des hommes et des femmes de 15 ans et plus ayant étudié jusqu'à ce niveau de scolarité a presque doublé au Québec (de près de 16 % à 30 %) de même qu'en Ontario et au Canada (de près de 17 % à 34 %). En général, au cours de la période étudiée, les femmes de l'Ontario et du Canada conservent une avance d'environ un à deux points de pourcentage sur les hommes. Au Québec, la proportion des femmes qui ont accédé à des études postsecondaires inférieures au baccalauréat est semblable à celle des hommes en 1991 (environ 28 %) et en 1996 (environ 30 %) ». *Portrait social du Québec, données et analyses, 2001, Scolarisation et diplomation*, (en ligne).

⁷ -Le même portrait tient également pour la France. Sur le lien entre scolarisation et mobilité sociale, voir Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi, *Pour une philosophie de l'Éducation*, Bayard 2002, pages 165-170.

⁸ - L'égalité de conditions renvoie à l'idée qu'à titre de membre à part entière d'une humanité commune, chacun peut prétendre à la mobilité ascendante sans pour autant qu'il y ait suppression des disparités économiques. Elle est dans ce sens consubstantielle à la démocratie. Parlant de la jeune République américaine, Alexis de Tocqueville notait déjà au milieu du XIX^e siècle que la 'passion de l'égalité' rend les phénomènes résiduels (tels que la violence ou les disparités économiques) d'autant plus insupportables aux yeux du plus grand nombre que chacun se considère désormais comme l'égal de son semblable : « Quand l'inégalité est la loi commune d'une société, les plus fortes inégalités ne frappent point l'œil. Quand tout est à peu près de niveau, les moindres le blessent. C'est pour cela que le désir de l'égalité devient toujours plus insatiable à mesure que l'égalité est plus grande ». Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835), II, 2^e partie, chapitre XIII, "Influence de la démocratie sur les sentiments des Américains".

contenait en germe une espèce de dérive paradoxale inhérente à une double logique de dévalorisation de la formation professionnelle et des métiers et une survalorisation des diplômes d'études supérieures dont la possession devient une fin en soi. Le souvenir récurrent de la figure du porteur d'eau illettré, aliéné par sa foi et dominé par le grand Capital,⁹ a sans doute agi, dans le nouvel imaginaire collectif, comme catalyseur faisant d'un papier fortement investi symboliquement un rempart contre le déclassement. La croissance des « clientèles », tant dans les cégeps que dans les universités, trouve en partie ses origines dans cette volonté manifeste d'accéder et de conserver, dans un contexte de « lutte des places »¹⁰, des positions permettant de jouir des acquis du consumérisme et des marchandises convoités par nos semblables.

Deux phénomènes vont alors se conjuguer. Le premier est l'effet du nombre inhérent à la démocratisation. Accueillir plus d'étudiants issus du secondaire génère en effet une pression sur l'ensemble du système, lequel, à terme, ne peut fonctionner sans qu'il s'adapte au plus grand nombre, peu importe si au sein de ce dernier, certains 'clients' ne disposent pas des acquis. Plus de demandeurs de diplômes force en quelque sorte au compromis. C'est là, en somme, l'un des grands paradoxes de cette démocratisation, laquelle posait dès le début une question fondamentale : comment 'élever' les citoyens de toutes conditions tout en maintenant le même niveau d'exigences et les mêmes standards ? Or, en s'imposant comme impératif, c'est le diplôme en soi qui prend valeur d'absolu, faisant de l'obtention du papier non plus un privilège qui se mérite (au terme d'une série d'épreuves destinées à départager les meilleurs des moins talentueux), mais, désormais, un droit fondamental reconnu pour tous. Dans ce contexte, l'échec cesse d'être une sanction légitime pour apparaître comme une discrimination à dénoncer d'où, corollairement, l'injonction à diplômer.

Dans un ouvrage récent, le sociologue Stéphane Kelly décrit la genèse d'une sensibilité culturelle d'un type tout à fait nouveau qui se serait progressivement développée au cours de cette période. Désireuse de nous affranchir des irritants, des inconforts et désagréments normaux qui font de la vie ce qu'elle est, la culture thérapeutique, « promet de soigner, de protéger et de prévenir, accordant une place importante aux affects, à la façon dont chacun se sent et ressent les choses »¹¹. Parce qu'elle fait du bien-être une valeur cardinale, la culture thérapeutique cherche d'emblée à prévenir les malaises, voire à les guérir. Elle va ainsi s'étendre à toutes les sphères de la société pour gagner l'école, contribuant « à faire augmenter le nombre de personnes, dans la société, qui sont considérées comme vivant un

⁹ - Ce n'est naturellement pas le seul facteur à l'origine du phénomène. Le capitalisme mondialisé dicte alors des transformations majeures en matière de formation de la main-d'œuvre appelant la maîtrise de plus hautes compétences techniques et simultanément des formations plus pointues en administration, en ingénierie et en gestion spécialisée de systèmes complexes (comptabilité, réseautage, planification, etc.).

¹⁰ - Controversée et critiquable, l'œuvre de Pierre Bourdieu n'en demeure pas moins originale et audacieuse quant à sa lecture des rapports sociaux : la disposition de capitaux (économique, social, culturel et symbolique) assurant aux « agents » la conquête et la préservation de leur place au sein d'un espace (inégalitaire) de rapports de force structurés en autant de champs. À titre de capital symbolique, le diplôme joue à cet égard un rôle déterminant du point de vue de la mobilité sociale. Voir Pierre Bourdieu, *La distinction*, Pars, Minuit, 1979.

¹¹ - Pourtant, la douleur est « intrinsèque à l'expérience de la vie pour l'humain, comme pour l'ensemble du règne animal auquel nous appartenons ». Stéphane Kelly, *L'enfant Vieux*, Boréal, 2025, p. 29.

état pathologique »¹². Comme des personnes âgées en fin de vie, dépossédées de ce qu'elles étaient, et que l'on traite comme des enfants, l'enfant vieux est cet être fragile que l'on cherche à minoucher et à protéger de lui-même.

Un changement de paradigme

À l'évidence, il s'agit -là d'un renversement de paradigme dont l'effet pervers aura été de refonder l'École autour du principe abstrait de la réussite dont les données statistiques sur les diplômes décernés font office de succès. Ainsi, au secondaire, le passage d'un cycle à l'autre n'était déjà plus sujet à une évaluation sérieuse. La normalisation des notes assurant la fonctionnalité globale du système, nombreux sont les élèves¹³ qui en viennent, bercés par l'illusion de leur performance, à convoiter le collégial, lequel en est venu à se secondariser à son tour.

En atteste aujourd'hui un fait indéniable. De nombreux programmes semblent être devenus des comptoirs de services multiples (orientation, tutorat, mentorat, session tremplin DEC, gestion de l'anxiété, gestion du temps alloué aux études et au travail salarié, utilisation efficace de l'intelligence artificielle, etc.)¹⁴ destinés à faciliter l'accompagnement de jeunes vulnérables réduits à la condition de victimes. Au nom de la bienveillance, les cours de rattrapage et de mise à niveau (notamment en mathématique, en anglais, et en français) se sont multipliés, entraînant une standardisation à la baisse des exigences et une dilution des contenus. Une véritable pédagogie de la mansuétude s'est progressivement déployée, impliquant conséquemment un renversement de la relation entre l'institution et l'étudiant. Désormais, ce n'est plus à ce dernier à s'adapter à l'École, mais à celle-ci à se conformer aux demandes particulières de clientèles sans cesse plus diversifiées : le cégep devenant pour ainsi dire l'appendice réparateur de ce qui a été manqué lors des étapes précédentes.

Ce basculement confère aux « clientèles apprenantes » un pouvoir certain qui fait le jeu à la fois des administrations locales pour lesquelles la croissance du nombre d'inscrits et la construction de nouveaux pavillons témoignent du dynamisme de leurs gestionnaires et de

¹² - Ibid.p.38. Stéphane Kelly réfère aux travaux de Nortin M. Hadler, *Malades d'inquiétude ? Diagnostic : la surmédicalisation !*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

¹³ -« Le taux d'accès aux études collégiales de cohortes d'élèves suivies à partir de la première secondaire pendant une période de sept ans a grandement progressé au Québec. Sur une période de 18 ans, il est passé de 53,6 % pour la cohorte de 1998 (suivie jusqu'en 2005) à 67,3 % pour la cohorte de 2015 (suivie jusqu'en 2022), soit un gain de 13,7 points de pourcentage (7). Chez les femmes, cette proportion est passée de 63,0 % à 76,9 %, tandis que chez les hommes, elle est passée de 44,6 % à 58,0 %. Au cours des sept dernières années, le taux d'accès aux études collégiales a progressé d'un point de pourcentage par année pour les élèves provenant du secteur public, tandis qu'il n'a pas progressé pour les élèves provenant du secteur privé ». Michaël Gaudreault, *Résultats d'une étude ÉCOBES-Recherche et transfert, L'accès aux études collégiales et la transition secondaire-cégep*, (en ligne).

¹⁴ - Bien qu'il s'agisse d'une tendance lourde qui menace toutes les formations, cette dérive frappe certains programmes plus que d'autres. Fonctionnalité et bons sentiments constituent le portrait d'un programme (celui des sciences humaines en l'occurrence) dans lequel on engouffre des sommes colossales censées soutenir la réussite (maternage personnalisé, reprise d'examen, report de la date d'abandon, mentorat, tutorat, plan d'intervention, accommodement tous azimuts, etc.) sans véritable résultat. Parent pauvre du réseau, les sciences humaines sont sans doute le cas le plus patent de cette dérive. Face aux taux élevés de déperdition et au nombre d'échecs qui demeurent constants, les réformes n'ont eu cesse d'y insérer des mesures d'aide et cours de méthode, tel que « Méthode de travail intellectuel » pourtant enseignées au secondaire.

toute une batterie d'intervenants en tout genre rompus à l'idéal de la réussite et aux taux de rétention¹⁵. Au nom du droit de réussir, on en viendra forcément à revendiquer des reprises d'examen ou de nouvelles évaluations susceptibles d'obtenir - à tout le moins - la note de passage¹⁶. Certains iront même jusqu'à suggérer au ministre de l'Éducation de revoir la formation générale en abolissant les cours « plates et inutiles »¹⁷. C'est d'ailleurs dans le but d'atteindre les plus hauts standards en matière de satisfaction de la clientèle que des programmes avant-gardistes verseront dans le marketing veillant, session après session, à sonder leurs clients appelés à évaluer les cours et leur contenu, d'où les récurrentes réécritures de plans cadres, les sempiternelles réformes et leurs bilans et autres opérations destinées à plaire et s'adapter.

Effet conséquent de cette lente évolution, le clientélisme dont il est question ici est devenu bien davantage qu'un mode de gestion. Idéologie dominante au sein des organisations, il s'agit d'une culture très prégnante dans laquelle baignent la vaste majorité des acteurs du milieu¹⁸. Insidieusement, parce qu'il met en jeu des valeurs légitimes, ce phénomène de conditionnement idéologique participe à coloniser les esprits de tous les acteurs dont la valeur renvoie d'abord à la « participation ». À force de parler de plans de réussite, une espèce de devoir moral finit alors par s'imposer, suscitant l'adhésion de tous dans un climat où le consensus précède, en la liquidant, toute velléité de débat.

Avatar de la culture de l'égalité dont il est en partie consubstantiel, l'« inclusivisme » renvoie à une même posture vertueuse consistant à lutter légitimement contre toutes les formes de discrimination¹⁹. Comme au secondaire, nous sommes désormais soumis à une logique de l'accueil qui rend compte d'une espèce de démographie des handicaps²⁰ dont il

¹⁵ - Aider, supporter, encourager, donner une chance, être bienveillant, prendre soin... tout cela traduit une culture du Care solidement ancrée chez tous les « personnels » dont on ne saurait remettre en question la bonne foi.

¹⁶ - Daphnée Dion-Viens, « Écoles privées: pas de zéro en cas de plagiat ou de baisse de note en cas de retard », *La Presse*, 9 juin 2025.

¹⁷ -- « Les cégépiens demandent la modernisation de la formation générale. La formation générale au cégep est « plate » et doit être mise à jour, affirme la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) à l'occasion du 30^e anniversaire de l'élaboration de cette formation ». *La Presse*, 2 mars 2023.

¹⁸ - Un des effets pervers de ces bonnes intentions est la dissolution de certains contenus jugés trop théoriques aux yeux des étudiants et de responsables de programmes. À titre d'exemple, des cours dits « de services » dispensés par des économistes et des sociologues furent rapatriés par des programmes techniques et attribués à des professeurs sans aucune qualification pour ces disciplines du fait que les titres de cours ne renvoient plus à des spécialités, mais à des compétences. De fait, l'approche par compétence a contribué à banaliser les connaissances au profit d'habiletés pratiques opératoires que peut transmettre à peu près n'importe qui.

¹⁹ - Contre toute réflexivité sur la finalité de la profession, des enseignants devenus accompagnateurs compatissants finissent par croire que leur mission n'est plus de transmettre, mais d'« orienter ». En étant moins cultivés, les « apprenants » sont pourtant moins outillés pour choisir et finalement plus désorientés. La compassion éprouvée pour les victimes de notre démission collective ne doit justement pas s'instituer en finalité de l'acte pédagogique. Inhérente à la posture actuelle, la mansuétude agit comme une forme de mépris des « faibles » desquels on exigera peu de choses tout en les « aidant » à passer. Ce faisant, notre système contribue à creuser les écarts en dotant les uns de papiers sans valeurs et les autres d'une voie d'accès aux meilleures places.

²⁰ - Le nombre d'étudiants à besoins particuliers (déficit d'attention, troubles de l'apprentissage, problèmes de santé mentale, handicaps physiques) a explosé depuis dix ans. L'augmentation serait de près de 1300 %. Daphnée Dion-Viens, « Les cégeps n'ont toujours pas atteint les cibles que François Legault avait fixées ». *Journal de Montréal*, 15 février 2020. Voir aussi, Léa Carrier, « Des cégeps plus accessibles que jamais »,

nous faut tenir compte sincèrement, mais qui joue en trompe-l'œil sur la finalité de l'évaluation. Si la réussite est un droit, l'échec sera interprété comme un autre dérivé de l'exclusion qu'amplifiera, au sein du corps professoral et de l'appareil administratif, la culpabilité qui accompagne le sens de la compassion.

Derrière l'échec : l'obsession de la réussite

À l'évidence, le taux de diplomation n'est pas un indicateur « très fiable » des apprentissages des jeunes²¹. Il sert désormais à masquer l'appauvrissement de l'enseignement collégial comme si, aux yeux des principaux acteurs, il valait mieux attribuer des diplômes sans valeur que de voir le nombre d'inscrits diminuer. Cela nous oblige à questionner le sens véritable de ce qu'on appelle la réussite, ce qui soulève d'ailleurs plusieurs questions. Que désignent en effet tous ces plans de réussite et politiques des apprentissages que l'on réécrit aux dix ans ? Quels sont leurs effets ? Ensuite et surtout, que réussissent nos étudiants au juste et en quoi sont-ils plus aptes à poursuivre des études supérieures ?

Ce qui paraît évident aujourd'hui, c'est que réussir n'est pas apprendre. La pédagogie des bons sentiments qui s'est progressivement imposée au cours du processus de secondarisation auquel nous faisons référence, visait à sauver les âmes du plus grand nombre en prétendant rendre les apprenants plus autonomes et maîtres de leur réussite. Or, il y a désormais une disjonction entre la réussite et l'apprentissage que confirme par exemple le niveau de maîtrise de la langue écrite chez les finissants de cégep. Le surencadrement auquel a conduit cette pédagogie est antinomique avec l'idée même d'autonomie. Qui plus est, le maternage personnalisé comme l'ensemble des mesures dites d'accompagnement contribuent, pour paraphraser Hannah Arendt²², à infantiliser de jeunes adultes que l'on maintient ainsi dans le monde de l'enfance. Loin de les préparer à entrer dans le monde des grands, ce type de pédagogie les fixe, pour ainsi dire, dans un état d'immaturité perpétuel. À preuve, c'est afin d'éviter les épreuves négatives que pourraient traverser leur progéniture que des parents s'immiscent maintenant dans les classes, comme si fiston et fillette n'avaient pas grandi.

En somme, la culture thérapeutique produit le contraire de ce qu'elle prétend combattre. Comme l'écrit Stéphane Kelly, elle tend « à isoler et à fragiliser les individus en amplifiant exagérément des vulnérabilités parfois inexistantes ». D'où une culture scolaire de plus en plus dominée par des diagnostics de pathologies diverses et la surmédicalisation qui en découle²³.

La Presse, 17 décembre 2022. Enfin, ECOBES, CRISPESH, IRIPII et la Fédération des cégeps, Enquête sur la réussite à l'enseignement collégial : rapport de recherche portant sur les étudiants des populations A et B, Octobre 2022, (en ligne).

²¹ - Marie-Ève Morasse, « Le taux de diplomation dopé par la pandémie », *La Presse*, 12 octobre 2022.

²² - Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Idées, Gallimard, 1972, pages 236 à 242. Sur sa thèse sur l'école, voir Fabien Robertson, Arendt, « L'éducation dans un monde en crise », *Journal du Mauss*, 2025, (en ligne). Voir également, Raymond Boudon, Nathalie Bulle, Mohamed Cherkoui, *École et société, le paradoxe de la démocratie*, PUF, 2001. Enfin, Marc Chevrier, *Par-delà l'école machine*, Multimondes 2010.

²³ - Kelly 2025, op.cit. p.38 et 182. Sur cette question, voir Francis Vailles, « Nos enfants sont-ils plus difficiles qu'ailleurs », *La Presse*, 4 mars 2024. Également, Marie-Christine Brault, Emma Degroote et

À reprendre ce qu'ils sont censés avoir vu déjà, à répéter, de cours en cours, les mêmes contenus et consignes, comme s'ils n'intégraient rien et à privilégier des habiletés méthodologiques au détriment de connaissances fondamentales, les cégeps sont devenus, par la force des choses, de grosses polyvalentes qui ne peuvent plus prétendre au titre d'institutions d'enseignement supérieur. Moins cultivés et donc plus ignorants, les produits de cette machine à diplômer finiront quant à eux, tôt ou tard, par rencontrer l'échec véritable. Après des années à chouchouter leur estime de soi faute d'en faire des adultes compétents, le système scolaire dans son ensemble sacrifie des générations de jeunes qui prendront conscience de l'écart entre leurs diplômes et le contenu réel de leur formation.

Si ce portrait pouvait paraître, hier encore, un tantinet excessif, la révolution engendrée par l'intelligence artificielle, dont on commence à peine à mesurer les effets délétères sur nos capacités cognitives et le fonctionnement du cerveau, tend plutôt à le confirmer. Si certains parmi nous ont déjà abdiqué, nombreux sont ceux et celles qui s'inquiètent des potentialités qu'offre l'IA en matière de tricherie et du défi que représente la lutte contre le plagiat. Or, puisque l'obtention du diplôme importe bien davantage que ce qu'il contient, il ne faudra pas s'étonner de voir un nombre croissant d'étudiants, tous programmes confondus, succomber à la tentation de laisser les robots se substituer à eux pendant que les directions de collège se réjouiront une fois de plus des chiffres sur la réussite²⁴. Cette dérive n'est au fond que l'aboutissement logique de ce qui précède.

Certes, on peut convenir qu'il y a des programmes dont le niveau d'exigence est encore relevé. De même, comptons-nous encore, fort heureusement, des étudiants matures, sérieux, qui sont à leur place pour le dire ainsi. Cela dit, il n'en reste pas moins que nous sommes face à une tendance lourde dont les effets, soulignons-le, sont à géométrie variable. Néanmoins, de par sa nature globalisante, le nouveau paradigme (celui de la culture thérapeutique et de la pédagogie de l'accompagnement) finira par gagner, l'ensemble des secteurs. Quant aux étudiants aptes à poursuivre des études supérieures, plusieurs d'entre eux, face à l'impression de déjà-vu et à la motivation chancelante, viseront à maintenir, sans trop d'efforts, la cote qui leur permettra d'entrer à l'université. L'heure n'est donc pas au dépassement de soi, mais à l'obtention d'un résultat.

Conclusion

Si le rapport Parent, à l'origine des innovations originales qui verront le jour à la fin des années 1960, visait à scolariser davantage de Québécois, cette intention avait pour corollaire un niveau d'exigence correspondant, tant pour les programmes préuniversitaires que techniques, aux plus hauts standards en matière de maîtrise de connaissances que de compétences. Élever le plus grand nombre de citoyens signifiait les arracher à leur

Mieke Van Hout, « Le rôle de l'école dans l'identification des élèves sous la catégorie TDAH au Québec et en Flandre », *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, (en ligne).

²⁴ - Sur ce sujet, Éric Martin, Sébastien Mussi, *Bienvenue dans la machine*, Écosociété, 2023. Également, Alexandre Soublière, « Qu'IA écrit ce texte? » *La Presse+*, 19 août 2025. Voir aussi, Alexandre Sirois, « Et vous, comment va votre cerveau? », *La Presse+*, 20 août 2025. Enfin, Francis O'Shaughnessy, « Enseigner à une génération qui s'ennuie », *Le Devoir*, 4 avril 2025. Pascale Bourgeois, « Tricher, s'absenter, bâcler... et réussir quand même », *Le Devoir*, 13 juin 2025.

condition d'analphabètes et d'ignorants : le diplôme étant synonyme alors de qualification et les études de responsabilisation.

Or, l'un des effets de « l'idéologie du bien-être » dont découle l'obsession pour la réussite, fut « d'essentialiser » des étudiants qui, même parvenus au collégial, demeurent des « élèves ». Philippe Meirieu rappelle avec raison qu'il ne saurait y avoir d'éducation sans épreuve, « aucun enfant dit-il n'échappant à la peine et au tourment »²⁵. En d'autres termes, étudier, c'est éprouver des difficultés, c'est parfois même être confronté à ses limites : la souffrance pavant la voie à l'autonomie, c'est-à-dire à la capacité à se prendre en main en faisant face à l'adversité, à prendre le risque de l'échec et à l'assumer.

Rompre avec la pédagogie du « Care »²⁶ est la condition première pour refaire des cégeps de véritables institutions d'enseignement supérieur. Cela implique de substituer à la pitié, qui n'est en fait qu'une forme de mépris, le respect de jeunes qui gagneront en confiance le jour où ils seront traités en adultes.

²⁵ -« Car éduquer, ce n'est pas enfermer un sujet dans son « être » ; c'est, tout au contraire, lui permettre d'échapper à toutes les assignations ». Philippe Meirieu, « Pourquoi il faut rompre avec l'idéologie du bien-être en éducation », *REE Recherches en éducation*, Université de Nantes, *Open edition journals* # 57, 2025, (en ligne).

²⁶ - Marie Gaussel, « La pédagogie du “care” ou la culture de la bienveillance » *ÉDUVEILLE* *Le blog pour comprendre les questions éducatives*, 18 décembre 2013, (en ligne).